



Risque d'oser sa petite voix intérieure, par Jean Vanier

« Le plus beau risque de chance, c'est oser la petite voix intérieure qui nous appelle ou nous attire à faire quelque chose, alors que les autres sont critiques ou n'aiment pas. »

Témoignage Risque de chance de Jean Vanier, le 01/02/2017 à Trosly Breuil. Jean Vanier est un philanthrope, philosophe et théologien canadien. Personnalité catholique, il s'est consacré aux personnes ayant une déficience intellectuelle : il crée la communauté de l'Arche en 1963, fonde en 1968 l'association Foi et Partage puis Foi et Lumière. Il s'est envolé le 7 mai 2019.

Cher Jean, fils du gouverneur général du Canada, d'abord officier de marine puis docteur en philosophie avant de fonder l'Arche en 1963, année de ma naissance, peux-tu me dire, s'il te plaît, quel est le plus beau risque dans la vie ?

Je dirai que c'est oser la petite voix intérieure qui nous appelle ou nous attire à faire quelque chose, alors que les autres sont critiques ou n'aiment pas. Ma vie est une série d'écoutes de petites voix. La première s'est manifestée en famille pendant la guerre. Nous nous sommes échappés de Bordeaux en juin 1940 pour un retour au Canada. En 1942, j'avais 13 ans et je voulais retourner dans la bagarre. Je savais que je voulais entrer au collège des futurs officiers de la Marine anglaise. J'ai dû aller voir mon papa, bien sûr, pour lui expliquer cela. Lui n'était pas content de cette idée,

mais il m'a écouté et à la fin il m'a dit : « Si tu en as le désir, il faut que tu le fasses, parce que j'ai confiance en toi. » Pour moi c'était évident, mais le fait que papa ait eu confiance en moi m'a libéré. Quand je pense au risque qu'il a pris de me laisser traverser l'Atlantique, où un bateau sur cinq était coulé par les sous-marins... ! S'il m'avait dit non, j'aurais respecté sa décision, mais j'en aurais été profondément blessé. Il m'a permis de croire à la petite voix intérieure, dont parlent beaucoup Mahatma Ghandi et Ety Hillesum. C'est la petite voix de la conscience où l'Esprit-Saint vous dit quoi faire. Donc je suis parti et j'ai découvert que la confiance de mon papa m'avait donné la vie, car elle m'a donné confiance en moi-même.

Huit ans plus tard, j'ai démissionné de la Marine pour suivre Jésus. Là encore je savais que je devais le faire. Quelques années après, j'ai décidé d'accueillir deux personnes (handicapées) pour commencer une vie communautaire. Deux hommes que j'avais trouvés dans un asile très fermé et très dur, afin de vivre avec eux pour le reste de ma vie. Là encore il fallait que j'ose écouter mon désir. Il y a toujours des circonstances favorables, dont la rencontre du Père Thomas, un psychiatre qui m'encourageait dans les années 1960-1970 de la communauté. En mai 1968 tout a explosé, mais les gens voulaient aussi retrouver la vie communautaire. C'était l'époque où beaucoup partaient pour vivre heureux le reste de leur vie avec des chèvres dans la montagne. C'étaient les années de Woodstock. Celles où l'État cherchait des initiateurs pour les personnes avec un handicap, et où la Sécurité sociale proposait des emprunts de vingt ans sans intérêts, ce qu'elle ne pourrait plus faire maintenant. C'était l'heure propice. Il faut oser écouter la petite voix. Mahatma Ghandi parle beaucoup de cette petite voix intérieure et précise : « Pour l'écouter, il faut beaucoup de discipline. Il faut le silence, prendre le temps d'écouter l'attirance vers la justice, vers Dieu, vers la vérité en toutes circonstances. » Être à l'écoute de cette petite voix que l'on nommera conscience. Le Concile Vatican II définit que la dignité humaine est la conscience, sanctuaire sacré où Dieu parle à chaque être humain. Pour cela il faut trouver le silence intérieur, d'où la discipline et le temps appelé par Mahatma Ghandi. L'aventure, c'est risquer de croire ce que je dois faire sans en être empêché par les critiques des gens, leur jugement selon lequel c'est idiot. Oser croire aussi que ce que je fais, c'est pour la justice, la vérité, l'amour et pour Dieu.

Il est évident que la petite voix intérieure regarde toute l'humanité, la grande famille humaine qui va de la Papouasie, descend vers le Japon puis en Amérique latine, jusqu'aux tribus en Afrique. Partout, en fait, nous sommes tous pareils. Bien sûr la langue est différente, la culture est différente, les yeux et la couleur de la peau sont différents, mais nous sommes tous pareils au fond de nous-mêmes. Nous sommes tous pareils, car nous avons un cœur, nous sommes nés d'une maman, nous sommes tous fragiles, nous sommes tous petits. Quand nous naissons après neuf mois de logement et nourriture gratuite dans le sein de maman, il y a soudain un cri, la lumière, les horizons qui s'ouvrent. Alors les poumons se gonflent, l'enfant crie et maman est là. L'enfant trouve la paix, car il sait qu'il est aimé. Puis il va quitter maman. L'histoire de chacun d'entre nous est une histoire de pertes et de gains. La première perte, c'est cette naissance et l'angoisse de l'enfant. Mais que lui dit sa mère ? « Tu es plus beau que tu n'oses le croire, je t'aime. » Comment l'enfant sait-il qu'il est aimé ? Par la façon dont il est touché, par le jeu du regard, par le sourire, par le guili-guili de maman et l'arrivée de son papa. Cette relation aimante, révélée à travers le corps, les yeux, la tendresse de la voix, fait que l'enfant n'a pas peur. Au contraire, il est en sécurité. Il sait qu'il est aimé. Il est faible, terriblement faible, vulnérable, fragile, mais maman est là, papa est là, dans le mouvement de la vie qui est là. Puis il va perdre cette sécurité et passer à travers des choses difficiles. Un papa m'a raconté que quand son numéro deux est apparu, sa fille de 2 ans l'a frappé en lui disant : « Je te hais. » C'est évident, elle a perdu sa place. Elle était l'unique et puis voilà, le deuxième lui a chipé sa place et maintenant elle doit grandir. Au long de la vie, il y a tous ces moments où l'on est heureux et puis tout à coup se produit un événement : quelqu'un est mort, j'ai perdu mon travail, j'ai perdu la santé. Quelque chose se passe et j'entre dans une nouvelle perte. La vie est faite de pertes.

Moi, j'ai 88 ans maintenant et j'ai arrêté d'exercer toutes mes responsabilités. Il est évident que c'est une perte, mais en même temps c'est un gain. J'ai plus de temps pour rire, pour prier, pour lire, donner des conférences. Chaque étape compte. Dans deux ans j'aurai 90 ans et qu'est-ce qui se passera ? Ce sera une autre étape et d'autres choses arriveront, parce que la vie est faite de pertes et de gains. Chaque gain est un trésor. On ne le voit pas toujours comme un trésor, car comme pour le bébé, pour chacun il y a le cri et puis il y a la réponse au cri. Cette réponse, c'est la communauté, des amis, tant de choses de l'intérieur. Nous sommes dans un

monde où l'on veut écarter ceux qui ont perdu. C'est ce qui se passe par exemple pour l'avortement. Un enfant est né avec un handicap, on ne le voulait pas, on le rejette. Mais c'est une vie qui est perdue. C'est la même chose quand on vieillit. Avec la maladie d'Alzheimer, on peut entrer dans une période où l'on ne peut plus parler. Mais dans chaque perte il y a une richesse à découvrir et pour la découvrir nous avons probablement toujours besoin de quelqu'un qui nous aide. Toute ma vie ici, à l'Arche, est partagée avec des gens qui ont perdu.

J'ai commencé à l'Arche pour accueillir. Quand j'ai visité l'asile avec quatre-vingts hommes sans travail et deux dortoirs de quarante lits, je ne sentais pas du tout de désir d'entrer dans l'institution, ce n'était pas possible. Ce que j'ai pu faire, grâce à des amis, au psychiatre et grâce à un certain nombre de circonstances, c'est accueillir deux hommes : Raphaël, qui parlait à peine, car il avait une méningite, un corps fragile ; Philippe, encéphalique, bras paralysés, jambes paralysées. Nous avons commencé à vivre ensemble et cela a été festif et heureux. Eux étaient absolument ravis et moi aussi, car quelque part je retrouvais un sens à ma vie. J'avais été marin, docteur en philo, etc., mais là je trouvais mon chez moi – on dit en anglais home. Le lieu de ma vie. Étant là, nous étions heureux.

Jésus dit dans l'Évangile : « Si vous donnez un repas, n'invitez pas vos riches voisins, n'invitez pas les membres de votre famille, n'invitez pas vos copains. Mais quand vous donnez un très bon repas, invitez les pauvres, les estropiés, les infirmes, les aveugles et vous serez bien heureux. » Il ne dit pas : « Ceux que vous invitez vont être heureux parce qu'ils ont bien bouffé. » Non, il dit : « Si vous vous les invitez, vous, vous serez bien heureux. » Pourquoi ? Parce que le repas est le lieu de la rencontre, où l'on se parle. Le philosophe grec Aristote, sur lequel j'ai travaillé pour mon doctorat, a dit : « Pour devenir l'ami de quelqu'un, il faut manger un sac de sel ensemble. » Combien de kilos de sel dans le sac ? Je ne sais pas. (Sourire) Mais ce que j'entends, c'est qu'il faut partager beaucoup de repas pour s'entretenir, parler ensemble, entrer en amitié. Toute la question c'est d'écouter l'autre, écouter ce qu'il a vécu. Entrer dans une relation et découvrir que l'autre est plus beau qu'on ose le croire. Je vais te raconter une histoire.

Une responsable de notre communauté en Australie est venue ici à Trosly. Avant d'être à l'Arche, elle a œuvré auprès des prostitués. C'est elle qui nous a raconté cette histoire. Un jour, elle découvre dans un parc un jeune homme en train de mourir d'overdose de drogue. Elle le prend dans ses bras. La dernière parole du jeune homme avant de mourir a été : « Tu as toujours voulu me changer, tu n'as jamais voulu me rencontrer. » On veut changer les gens pour qu'ils deviennent comme soi, c'est la volonté d'exercer un pouvoir. Or la rencontre, c'est l'écoute. « Qu'est-ce que tu as vécu? Dis-moi ta souffrance. » Pour rencontrer, il faut être présent longtemps, être assez pauvre pour écouter la souffrance de l'autre, car souvent on ne sait pas très bien quoi faire. Mère Teresa dit : « Très souvent on a très peur de la souffrance et l'on s'écarte. » Si l'on s'approche, si l'on écoute, on est un peu perdu. L'histoire de ce jeune homme, c'est celle de quelqu'un qui a été probablement rejeté par sa famille. Introduit dans la drogue, puis entraîné dans la prostitution. Il a été maltraité, pris en main par des caïds et a souffert. Il faut écouter. À partir du moment où l'on écoute, on touche l'innocence primale de chacun. Dès la naissance de la vie dans le sein d'une maman, l'innocence primale est là. C'est ça, l'être humain. Cette innocence primale, on la voit chez l'enfant à travers son rire, son regard, sa joie. L'innocence primale, qui est quelque chose de très pur, est brisée par les relations, les événements de la vie. On devient des défenseurs de soi-même et l'on ne sait plus écouter l'autre. On a un peu peur, la réponse est de regarder l'autre dans son innocence primale.

Selon ton livre « toute personne est une histoire sacrée », pourquoi sommes-nous sacrés, Jean?

Toute personne est une histoire sacrée. Toute personne commence au moment de la conception. La vie est là. Cette vie est une beauté qui va grandir progressivement dans le sein de maman, puis naître et affronter ensuite les pertes, les douleurs, les rejets et donc adopter une attitude défensive. Il faut toujours retrouver l'innocence primale, mais il y faut la rencontre et cela prend du temps. Il faut prendre du temps pour découvrir que l'autre est plus beau qu'on ose le croire. Je ne suis pas meilleur que toi. Je suis un enfant de Dieu. J'ai ma mission, tu as ta mission. Nous sommes ainsi et nous devons partager. Je ne suis pas là pour te changer, je suis là pour éveiller ce qu'il y a de plus beau en toi.

Jean, dans la petite voix de la confiance de ton papa, qu'est-ce qui était vraiment important pour toi, voire pour plus grand que toi ?

La première chose, c'était de me dire : « Si lui a confiance en moi, je peux avoir confiance en moi à travers ma petite voix intérieure. » Le plus important a été sa confiance. C'était la première fois que je quittais ma famille. Papa m'a conduit jusqu'à un bateau qui emmenait des troupes du Canada en Angleterre, j'ai ensuite débarqué en France. Je partais à l'aventure, mais je ne savais pas où celle-ci allait me mener. De la même façon, quand plus tard j'ai écouté à nouveau ma petite voix, je savais que je devais quitter la Marine. Je ne savais pas où cela me conduirait. Tout ce que je savais, c'est que je voulais suivre Jésus. Jésus est celui qui touche le problème fondamental de l'humanité : la division entre les riches et les pauvres. Je te raconte encore une petite histoire. Quand je suis allé au Chili il y a quelques années pour Foi et Lumière, j'ai été accueilli à l'aéroport par Denis, qui me conduit à Santiago. À un moment il s'arrête et me montre à gauche tous les bidonvilles de Santiago dans la pauvreté et la misère, à droite toutes les maisons riches protégées par les militaires et les policiers. Et il me dit : « Personne ne traverse cette route, tout le monde a peur. » Avoir peur de l'autre est la plus grande des barrières. Peur de l'autre parce qu'il est d'une autre religion, d'une autre culture, ou parce qu'il a un handicap. C'est la peur de l'autre qui empêche la rencontre. Dans tous ces mouvements que j'ai accomplis, par grâce je n'ai pas eu peur, j'ai eu confiance. Comment ai-je eu la confiance de partir ? Comment ai-je eu la confiance de quitter la Marine ? Comment ai-je eu la confiance de commencer l'Arche ? Je ne sais pas. C'est quelque chose qui naît en soi. Une sorte d'audace de vivre. Oser vivre, c'est quand je sais ce que je dois faire, mais que je ne sais pas comment ça s'arrangera, comment ça se déroulera. J'ose, simplement.

Quelqu'un qui m'impressionne beaucoup, c'est Nelson Mandela. Cet homme emprisonné pendant vingt-huit ans, dont vingt-deux en cellule solitaire à Robben Island... Comment a-t-il eu la certitude que la justice triompherait sur l'injustice ? Quelle est cette force qui vient ? Moi, à cause de ma famille, je suis un homme de foi, mais quand je suis entré dans la Marine ce n'était pas la foi qui me motivait, c'était un appel, un instinct, une intuition. Peut-être ai-je eu confiance parce que mon papa avait confiance ? Peut-être parce que, quand j'ai quitté la Marine, j'ai parlé à un prêtre qui a

eu confiance ? D'où vient cette certitude alors qu'on ne sait pas si le projet va se réaliser – ni comment ? D'où vient cette force ? Je crois que la grande question est là. Oser faire des choses qui ne sont pas forcément ce que la société vous demande, ce que les parents vous demandent. Oser écouter la petite voix. Il faut avoir autour de soi quelques amis, peut-être trouver quelqu'un de sage. Car ce n'est pas un simple désir, c'est quelque chose qui vient du centre de soi-même. Je le vois avec ces gens qui restent à l'Arche, alors que ce choix implique souvent des salaires plus bas, une vie quelquefois un peu difficile. Ils ont écouté leur petite voix. Ils savent que c'est cela qu'ils doivent faire. C'est la même chose pour les gens qui se marient. À un moment il y a en eux une petite voix d'intelligence de cœur qui dit : « C'est cela que je dois faire. »

Dans l'histoire du Bon Samaritain, le Samaritain qui voit un Juif par terre sait qu'il doit s'arrêter et s'occuper de lui.

Jean, comme tu le dis dans ton livre Toute personne est une histoire sacrée, est-ce « grâce à la sécurité des amis que l'on peut oser vivre » ?

Je n'oserais pas dire que c'est grâce à eux, car il y a tellement d'autres éléments qui entrent en jeu, mais parce que ce sont des amis, leur aide est énorme. Parce qu'ils ont confiance en moi, j'ai confiance en eux. Je peux leur parler de mes difficultés, etc. Par exemple, lorsque j'ai quitté la Marine je ne sais pas si c'était grâce à des amis, mais grâce à un prêtre qui m'accompagnait et m'a aidé à voir que l'heure était venue. Donc une relation, paternelle, fraternelle m'aide. Mais le plus important reste la petite voix intérieure : « Je sais que c'est cela qui est vrai, c'est ça qui est juste. » La confirmation est un mot très important. Être confirmé par des amis est important : « Oui, je trouve que c'est chouette, ce que tu fais, et que c'est bien. » Donc, il y a l'appel et la confirmation. C'est la vie, ainsi que les événements qui arrivent sans que l'on sache très bien comment, qui nous confirment dans nos décisions. Il faut surtout croire en sa propre expérience. Par exemple, quand j'ai commencé à vivre avec Raphaël et Philippe, j'étais si heureux – oserai-je dire que je n'ai jamais été aussi heureux de ma vie ? – que j'attirais des gens. Il faut croire que ce qu'on expérimente est important.

Jean, dans notre « voyage commun vers la faiblesse », as-tu un défaut dont tu souffres ?

Oui, j'ai des compulsions. Je réponds trop rapidement, je n'écoute pas assez, j'interromps. Il y a un texte qui dit : « Je suis désarmé. Si je suis avec un groupe et que l'on me présente une idée qui n'est pas la mienne, je l'écoute et je l'accueille. » J'ose dire que je ne suis pas encore désarmé. Je vois quelquefois des réactions. Le mystère de la croissance humaine, c'est un mystère vers l'amour et l'amour ce n'est pas évident. Jésus dit : « Aimez vos ennemis. Faites du bien à ceux qui vous haïssent. Parlez en bien de ceux qui parlent mal de vous et priez pour ceux qui vous persécutent. » Je n'en suis pas là. Je me vois parfois critiquant telle chose, telle attitude, au lieu d'écouter respectueusement. Le monde de la politique est celui de la critique, de l'extrême droite à l'extrême gauche, mais en fait chacun a son histoire et fait ce qu'il peut avec ses peurs, son intelligence. Je crois que j'ai un autre défaut qui n'est pas un défaut. Quelquefois, quand on me demande ce qu'est la peur la plus grande, je réponds que c'est la peur de l'humiliation. Ma joie et mon danger, c'est que tu viennes me poser des questions. Peut-être ai-je encore besoin d'être vu comme quelqu'un de bien ? Qu'est-ce qui se passera le jour où il y aura des humiliations ? Souvent je pense à Jésus, à la Croix de Jésus. Il a subi de terribles souffrances physiques, la moquerie des grands prêtres, etc. Et, peut-être le plus dur, des gens lui disaient : « Tu nous as déçus, on croyait que tu étais le plus fort, nous espérions que tu nous libères, maintenant tu nous as déçus. » La déception me touche. Quelquefois les critiques, aussi, quand je me défends.

Cette réaction est un peu moins forte maintenant, car je donne des conférences et en général les gens aiment bien mes conférences, mais je vois que j'ai toujours besoin d'être apprécié. Je pense au temps à venir, où être apprécié ou non n'a pas d'importance. Ce qui est vrai est vrai. Ce qui est juste est juste. Mais il y a encore ce besoin d'être apprécié. Je pense que ce type de constatations ou de compulsions se termine à la mort. (Sourire) Quand on sait que l'on va mourir, on n'est pas là pour savoir si l'on est apprécié ou non. On est là dans sa pauvreté. Le secret est peut-être d'accueillir le fait que nous sommes tous des pauvres. On n'est pas meilleur que l'autre, qui a peut-être un lourd handicap et ne parle pas. Au fond on ne sera jugé à la longue que sur les bouts (la fin). Que l'on soit quelqu'un de la rue, quelqu'un avec un lourd handicap, finalement nous sommes tous de pauvres êtres essayant d'accomplir leur mission. Puis on partira. Je serai

enterré dans le cimetière pas très loin d'ici – c'est l'histoire de chacun de nous. Il s'agit simplement au fond d'être le plus vrai possible. On a des compulsions, des défauts, Dieu nous pardonne.

Jean, ta vie est-elle un stage d'Amour comme la mienne ici-bas ?

Oui, nous sommes en stage d'Amour, j'aime beaucoup cette expression. C'est un long chemin. J'ai eu beaucoup de chance parce que j'ai été entouré d'une famille qui m'aimait. Ceux qui ont vécu des blessures d'enfance, qui ont été vus comme une humiliation pour les familles, comme ce petit gars qui est entré dans la prostitution, ceux-là ont souffert. J'étais aimé et soutenu, alors que tant d'autres n'ont pas cela.

Jean, faut-il tout oser demander dans la vie ?

Il faut demander, c'est très important. Demander quelque chose qui va m'aider à grandir et être plus juste. Il faut aussi chercher des modèles. Je pense à Nelson Mandela, au pape François, à Sophie Scholl, jeune allemande qui a été guillotinée à Munich en 1943 pour avoir dénoncé Hitler. J'ose citer quelqu'un comme Etty Hillesum, jeune juive assassinée à Auschwitz. Il faut trouver des modèles, parler avec des gens. Le plus grand mentor est Jésus. Il y en a beaucoup d'autres, comme ici en France Joseph Wresinski, prêtre fondateur d'ATD Quart Monde. Tant d'autres hommes et femmes extraordinaires à travers le monde, qui osent être en danger.

Pourquoi as-tu accepté ma demande d'interview ?

Parce que je pense que j'ai un message à transmettre et que ce message est très simple : les personnes avec un handicap, qui souvent sont avortées avant leur naissance, sont des hommes et des femmes précieux. Beaucoup de gens les jugent avant de les rencontrer. Cela ne vaut rien et me fait frémir, comme quand on parle de suicide assisté de personnes atteintes d'Alzheimer, qui sont des gens précieux. Il y a comme une sorte de culture de la beauté physique, de la grandeur, de la réussite. Tout ce qui ne réussit pas et coûte cher, il faut l'éliminer. Le fait que tu demandes à me rencontrer m'amènera nécessairement à dire que les personnes que nous avons accueillies à l'Arche sont « super ». Des gens comme Raphaël, Philippe et tant d'autres ici dans cette communauté sont des gens merveilleux. Bien

sûr, on ne dialogue pas sur la politique, mais on rigole ensemble, on est des humains ensemble, on rit, on fait la fête. C'est pour cette raison qu'ici je mange toujours dans mon foyer avec David, Patrick et les autres, car nous sommes heureux ensemble. J'ai besoin de dire et de redire que ceux que le monde rejette ont quelque chose à nous donner. Si l'on entre en relation avec eux, ils nous transforment et nous font découvrir notre propre humanité. Eux qui ont tout perdu, le langage, etc., on est heureux avec eux et ils m'aident à découvrir mes pertes.

Donc, quel est le plus beau risque dans la vie, en un mot s'il vous plaît ?

C'est toujours aimer. Oser aimer. Aimer les gens différents. Oser aimer ceux pour lesquels nous n'éprouvons pas d'attraction. Thérèse de Lisieux racontait : « Il y a une sœur dans le monastère qui m'agaçait en toutes choses. Je lui donnais mon plus beau sourire. Un jour cette vieille sœur agaçante demanda : "Comment se fait-il que Thérèse m'aime tant ?". » Comment oser passer à travers nos peurs, nos rejets, nos attitudes spontanées envers les gens que nous n'aimons pas ? Comment oser nous approcher d'eux pour créer un monde qui ait plus de fraternité ?

Jean, pour aimer son ennemi, je t'offre ce cadeau que m'a fait un jeune prêtre aumônier à l'hôpital et qui a transformé ma vie. Ce prêtre m'a dit : « Le pardon est compliqué, mais ce qui n'est pas compliqué, c'est d'aimer ton ennemi, comme nous le demande Jésus. » Je lui répondis : « Ah bon ? Eh bien pour moi, c'est compliqué. » Il a poursuivi : « Non, c'est très facile, il suffit que tu le bénisses, c'est-à-dire que tu pries pour son bien, que tu souhaites et demandes son bien à Dieu. » Je peux témoigner que c'est miraculeux. Grâce à ce cadeau, j'ai pu serrer à nouveau la main de quelqu'un dont je pensais que la gravité de ses actes ne m'aurait jamais permis d'être à nouveau en relation avec lui. Pour moi c'était fini, pour Dieu non.

Oui, prier pour l'autre. Lytta Basset, philosophe, professeur de théologie et pasteur extraordinaire, est venue à L'Arche nous dire l'importance de regarder les gens avec bienveillance. Quelqu'un lui a posé cette question :

« Mais comment puis-je regarder un djihadiste avec bienveillance? »
Réponse de Lytta : « Est-ce que tu pries pour lui? » Le secret est là.

Jean, le plus beau risque aura été pour moi de partager ce moment avec toi aujourd'hui... Merci du fond du cœur.

As-tu un secret à me confier?

Je ne sais pas (dans un grand éclat de rire).